

carnet de visite



Rachel Labastie et Nicolas Delprat

L'obscur objet des désirs les plus clairs

16.11.24 → 02.03.2025

L'obscur objet des désirs les plus clairs

Elle est céramiste sculptrice, il est peintre. En couple dans la vie, Rachel Labastie et Nicolas Delprat partagent un atelier à Bruxelles depuis 2011. L'exposition poursuit un double objectif. Le premier est de faire dialoguer entre elles les œuvres de deux artistes pourtant très différents tant par les techniques utilisées que par leur approche thématique. Le second consiste à signifier indirectement la forte complicité qui lie les artistes tant dans le quotidien de leur atelier que dans leur existence. Cette dimension fictionnelle surgit de ce que produit « de différent » la rencontre des œuvres, dans sa syntaxe nouvelle, esquissant une zone qui est celle de la réunion des êtres, de leur complicité dans l'essence de l'existence, bien au-delà de leur art comme manifestation du réel.

Née à Bayonne en 1978, Rachel Labastie est diplômée de l'École Nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon. Elle réalise des sculptures et des installations où la présence de la terre, cuite ou crue, est dominante. Son œuvre est, selon Marie-Laure Bernadac, dans « un état transitoire de transformation, de métamorphose, qui nous fait voir et sentir au-delà de l'apparence des choses ». L'œuvre de l'artiste est surtout riche de tonalités autobiographiques et du regard qu'elle porte sur certaines

femmes tantôt célèbres tantôt anonymes dans l'histoire de l'humanité. Rachel Labastie traite plus largement de l'aliénation de la femme par la société, du colonialisme et de la question du sacré dans l'art et la nature. Pratiquant la performance, elle se nourrit notamment de ses origines tziganes pour conduire notre regard hors des sentiers balisés de l'art contemporain.

Né à Rennes en 1972, Nicolas Delprat est diplômé de l'École Nationale des Beaux-Arts de Lyon. Sa production picturale repose sur la valeur de la lumière et son statut à la fois de sujet et d'objet. L'artiste questionne la représentation de la lumière dans l'art, depuis l'invention de la photographie jusqu'à sa présence physique dans l'art minimal de la seconde moitié du 20^e siècle. Il poursuit en quelque sorte une voie tracée par Dan Flavin ou James Turrell, deux figures tutélaires pour l'artiste. Architecture où la lumière domine, Keramis est un lieu d'expérimentation particulièrement important pour ce peintre jouant aussi sur les transitions spatiales et les articulations entre intérieur et extérieur.

Rompus à l'exercice puisque cette exposition est leur sixième duo, Rachel Labastie et Nicolas Delprat se produisent au sein d'un dispositif scénographique intégré où l'identité artistique de chacun et chacune est préservée, dynamisée même par la présence de l'autre et l'architecture des lieux.



hall

ND, Dan Evolution 8, 2019

RL, Des forces, 2017

En guise d'introduction au travail des deux artistes, ces œuvres dialoguent entre elles autour de la question du lien et des forces mise en œuvre pour se soutenir mutuellement.

La peinture de Nicolas Delprat est une citation de l'œuvre de l'artiste américain Dan Flavin (1933). L'image produite est traversée par deux traces de rouleau signifiant la force de la peinture sur l'option du néon lumineux, matériaux largement utilisés dans le minimalisme.

Les mains qui se soutiennent sont celles des parents de Rachel Labastie taillées dans du marbre de Carrare (Italie). Il s'agit d'une image de pureté, de solidarité et de force, métaphore de l'effort permanent des êtres contre l'usure du temps et la folie humaine.

white box

RL, Haches, 2013-2024

ND, James, put back 5, 2021

La hache est un outil pour fendre le bois, un outil dont l'usage nécessite force ou brutalité. Pour Rachel Labastie, c'est un outil de civilisation tant dans le sens de la construction que de la déconstruction. Ici, les haches blessent la cimaise et sont le souvenir d'une gestuelle qui en rappelle d'autres. Le peintre aussi est un *homo faber*. La déformation des outils nous questionne sur leur matérialité. Ils se sont vrillés à la cuisson, laissant apparaître le doute quant aux forces déployées pour parvenir à les immobiliser dans les airs.

Dans la peinture de la série *James*, Nicolas Delprat énonce l'apparition d'une forme ou plutôt de la mémoire d'un espace lumineux laissée sur la rétine d'un œil ébloui. Partant d'un fond noir pour faire remonter le blanc, la lumière donc, le peintre définit un champ non perspectif dans l'espace de la représentation. Ce lieu est fuyant, évanescent, sans profondeur et en mouvement. Les haches butent contre la surface neutre tandis qu'une fenêtre s'ouvre vers une autre, inaccessible, celle de l'espace mental de la peinture. Cette première peinture s'énonce aussi comme une introduction au lieu muséal singulier de Keramis, conçu pour des œuvres qui ne craignent pas la lumière et traversé de part en part de juxtapositions d'ouvertures, de parois vitrées à travers lesquelles le regard s'enfuit et les reflets se superposent et se bousculent.



RL, Clous de Fondation, 2023-2024

Des clous de fondation en argile ont été retrouvés dans des fouilles à Sumer (actuel Irak) et sur le territoire de la Mésopotamie. Ils signifiaient que les édifices étaient la propriété de puissance divines. Ces ancêtre des « premières pierres » ont pour but de marquer à jamais le lieu par les messages qu'ils portent. Rachel Labastie en fait des sculptures marquées d'épithètes reportées sur les cimaises pour une meilleure compréhension des visiteurs et visiteuses. Formes modelées, expressive, parfois anthropomorphes, ces clous sont posés comme des trophées ou des vestiges archéologiques soignés soigneusement pour une mise en valeur muséographique optimale.

ND, Lost control 1, 2024

A droite, entre la grande baie excentrique et la petite ouverture de l'origine du bâtiment, Nicolas Delprat pose un premier opus de la série *Lost control 1*. Il est rare d'accrocher des œuvres entre des fenêtres, notamment parce que l'œuvre se trouve a fortiori à contre-jour. Ici, l'artiste s'empare de ce paradoxe que peut provoquer le sujet de sa peinture. La lumière surgit derrière un croisillon, donnant l'illusion fugace de la nature fictive de l'espace à l'arrière, celui de la place publique, qui est bien réel. La suite de la séquence, les tableaux *Lost control n°2* à *n°5*, est posée sur des cimaises en quinconce, provoquant une sorte de travelling dans lequel, l'image de départ se met à tourner sur elle-même en s'agrandissant jusqu'au moment où seul subsiste le détail abstrait.

RL, Entrave de cou 2020

Cette sculpture en porcelaine, d'une grande fragilité représente une entrave de cou. L'entrave est un sujet important pour l'artiste. L'entrave matérialise l'oppression, l'emprisonnement et la douleur. L'entrave de cou métallique avec ses pointes rayonnantes empêche le prisonnier ou la prisonnière de s'échapper dans la nature au risque de le ou la blesser. Rachel Labastie a découvert dans ses recherches que l'esclave ayant fuit la propriété de son tortionnaire, en Amérique, aux Antilles et dans les Mascareignes était qualifié de « marron » ou « marronne ». Cette pièce a été créée en 2020, pendant la crise sanitaire mondiale. L'entrave de cou était en son temps aussi utilisée par les esclavagiste pour permettre la distanciation obligatoire entre les corps requise par les contraintes sanitaires.

ND, Dynamique 4 2020

Le mouvement des jets de peinture rappelle le mouvement excentrique de l'entrave de cou. Dans ce diptyque, Nicolas Delprat suggère une direction fictive non euclidienne du centre vers l'extérieur, créant un espace perspectif impossible.

RL, Entrave collective 2012

La grande entrave de dix mètres de long parle d'enchaînement collectif, de l'unité des corps sociaux face à la contrainte. L'artiste rappelle, par ces œuvres inspirées d'objets réels vus dans des musées consacrés à la traite des êtres humains, que

l'esclavage persiste dans certains pays comme partout ailleurs et que, de façon plus générale, l'aliénation a pris aujourd'hui d'autres formes plus immatérielle et sans doute plus puissantes encore.

**ND, James, put back 2 et 3
2024, 2020**

Présenté en diptyque, dans ces deux tableaux, Nicolas Delprat souligne l'intensité de la lumière dégradant les zones noires aux accents sang de bœuf. Malgré la présence d'une couleur, la gamme chromatique de l'artiste reste extrêmement réduite pour ne pas s'éloigner de la volonté de considérer la lumière comme sujet principal de sa peinture. Dans ce cas, il introduit un élément étrange, une trace du processus de fabrication. On perçoit ainsi au centre, le souvenir de scotch de masquage. Nicolas Delprat travaille au pistolet, par superposition de multiples couches de peinture. En réalité, le diptyque peut se présenter d'une autre façon, avec les zone de lumière à l'extérieur, suggérant le mécanisme, la logique d'une abstraite froide défendue par l'artiste.

**ND, Dynamiques 3 , 2020
ND, James evolution 1, 2022**

Placée de part et d'autre de l'ouverture sur la salle des fours, ces deux œuvres explorent la capacité des trames à se contredire tour en redéfinissant l'espace. Le titre « James » est un clin d'œil à James Turrell (1943), artiste américain créant, dès 1966, des « environnement sensoriels » obtenus par lumière projetée dans des espaces et des lieux.



RL, Bottes, 2013

Quatre paires de bottes sont disposées adossées aux cimaises. Le public de Keramis se souviendra que celles-ci étaient exposées en 2015 dans l'exposition inaugurale du musée intitulée On Fire – Arts et symboles du feu.

En grès, ces bottes initialement en caoutchouc suggère le retour de l'objet manufacturé à l'essence de la matière, à son état vulgaire initial, lorsqu'elle n'est que boue. Même si le mythe de Prométhée n'est pas loin, Rachel Labastie s'intéresse à l'apparence des choses, à cet équipement de protection qui accepte d'être sali pour nous protéger. Tantôt dénigré parce que liée au monde du travail, il réapparaît comme un accessoire de mode bourgeois propre à l'univers balnéaire.

Par une cuisson spéciale et une technique d'enfumage au métal ou au bois, la céramiste obtient cette coloration flammée, dorée, grise et noire.

RL, Série de coups, gravure à la hache, 2018

L'artiste matérialise le geste violent du coup de hache asséné sur la surface de la plaque de cuivre servant de matrice d'impression. Elle travaille par étapes successives, frappant, encrant, imprimant puis recommençant l'opération sur la même feuille. L'image rappelle de fait les traces que peuvent laisser des coups de fouets sur la chair des victimes suppliciées.

RL, Coeur noir, 2021

RL, Scènes d'intérieur (SI03), tissage, 2023

Par la technique de l'eau forte et de la pointe sèche sur papier, l'estampe représente de façon troublante le cœur non plus comme un organe mais comme un sujet indépendant du corps, tout à la fois viscéral et végétal.

Dans la seconde œuvre, à partir d'une image de l'intérieur du corps humain, Rachel Labastie évoque le règne végétal et naturel. Le camaïeu obtenu par l'association de fils rouges et bruns rappelle la tradition de la tapisserie et des décors pourpres du 18^e siècle (scènes galantes ou de chasses, paysages bucoliques). Par le traitement technique, le sujet trivial prend une nouvelle de majesté et célèbre le corps cette fois de l'intérieur.

RL, 3 œuvres de la série Arbres racines.

ND, James Put Back evolution 1

Dans cette version, dans sa dimension spontanée, le mouvement du jet de peinture du tableau rappelle la fausse organicité de ces racines que leurs proportions étranges rendent monstrueuses. L'idée que l'arbre marche provient des observations du palétuvriers, un arbre typique de la mangrove, haut perché sur

ses racines et que l'on imagine volontiers pouvoir se déplacer. Il est réel cependant que pour se propager, leurs graines germent sur l'arbre puis se détachent de l'arbre-mère pour se planter directement dans la vase.

RL, Sans titre, 2020

Sur le thème de l'arbre racine, en référence à la mythologie, cette œuvre dévoile une métamorphose du végétal vers l'humain, une partie de la racine se transformant en membre humain. Dans les métamorphoses d'Ovide, s'enracinant par les pieds, Daphné se transforme en laurier. Rachel Labastie utilise ici une technique consistant à empêcher l'argile de sécher en la mélangeant à un corps gras.

RL, Djelem Djelem, 2012

La roue en osier rappelle la vannerie, artisanat tzigane typique renvoyant aux origines familiales de l'artiste. La roue qui tourne évoque le destin, celui tragique dans ce cas d'un peuple nomade et persécuté. Le dispositif porte la trace de la performance filmée le soir du vernissage durant laquelle Rachel Labastie se déplace sur une pellicule de terre crue en chantant des chants traditionnels. Cette œuvre souligne l'importance des actions et des gestes comme références culturelles.

petite nef

RL, Des forces, 2024

ND, Entre deux, astéroïde, 2014

L'installation dans l'espace de deux éléments de la série Des forces répond à la peinture dont le sujet est un astéroïde, corps céleste évoluant dans l'espace infini où toute perspective n'a plus lieu d'être. Les sangles sont volontairement choisies bleues pour rappeler l'objet industriel et la contrainte imposée par la division du travail et la mécanisation des outils de production.

ND, Minimal light 3, 2017

ND, Zone 1 à 3, 2017

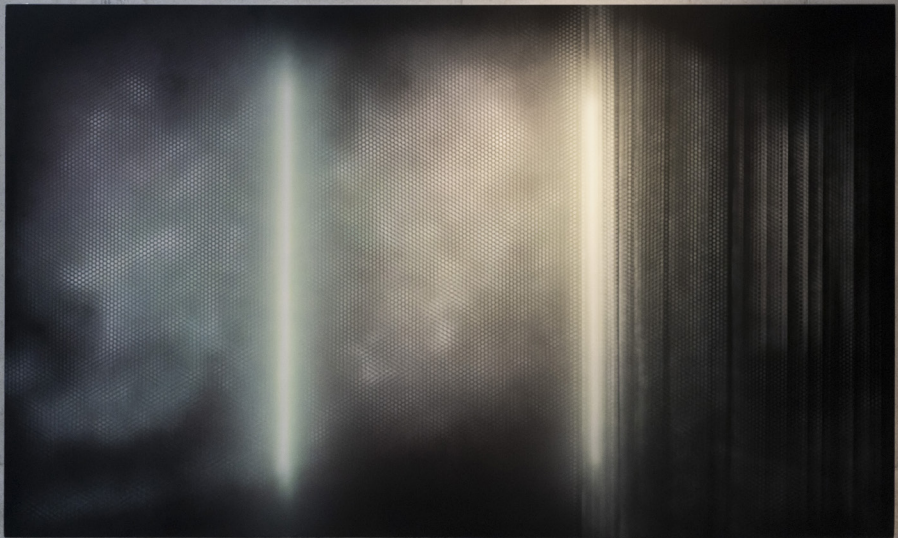
Dans cette série, l'artiste joue avec des trames créées au pochoir. Sur ce grand format, il suggère un drapé par modulation sur la partie gauche, annihilant la référence à l'objet réel. Dans les trois tableaux Zone, le grillage est davantage suggéré, rappelant l'enfermement, thème fédérateur chez les artistes.

RL, Femme-Proue, 2021

En 2021, Rachel Labastie a réalisé « Femme proue », une œuvre inspirée du destin tragique de jeunes femmes dans la France du 19^e siècle. Détenues dans des pénitenciers de l'hexagone, 519 femmes condamnées pour des délits de droit commun furent éloignées de leurs familles et envoyées en Guyane dans le but de peupler la nouvelle colonie française. Placées d'abord dans des institutions religieuses de redressement, elles y furent mariées de force et connurent des destins tragiques. Cette histoire récemment redécouverte a mis en valeur leur disparition des registres de population après l'effacement de leur état civil.

L'artiste s'est appropriée le thème de la figure de proue de

navire. Initialement, les figures féminines sculptées sur les proues de navire (comme celles peintes sur les bombardiers américains durant la Seconde Guerre mondiale) étaient victorieuses. Ici, la femme est enchaînée, vouée à la peine démesurée que l'État et la morale de son temps lui imposa. La partie en porcelaine a été exécutée dans les ateliers du CRAFT (Centre des Arts du Feu et de la Terre) à Limoges tandis que les bois sculptés l'ont été par des Compagnons du Devoir et du Tour de France.



INFOS PRATIQUES

Keramis, Centre de la Céramique de la Fédération Wallonie-
Bruxelles asbl

1 Place des Fours-Bouteilles,
7100 La Louvière, Belgique

Horaires

Lundi : fermé

Mardi : 9-17h

Mercredi > Dimanche : 10-18h

Fermé : 01.01, 24, 25 et 31.12 + durant le carnaval de La
Louvière (30.03 > 01.04.25)

www.keramis.be
+32 (0)64 23 60 70
info@keramis.be

 Keramis

 @keramis

